

Épaves poétiques



Louis-Honor Frchette

1908

L'auteur

Louis-Honor Frchette



Louis-Honoré Fréchet, né le 16 novembre 1839 à Saint-Joseph-de-la-Pointe-De Lévy et décédé le 31 mai 1908 à Montréal, est un poète, dramaturge, écrivain et homme politique québécois.

À M. l'abbé Tanguay

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,
Fixe l'empreinte ineffaçable,
Son œil impartial n'a pas de trahisons,
Mais forcé d'embrasser d'immenses horizons,
Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cachant le sillon ;
Elle n'aperçoit point le timide oisillon
Qui bâtit son nid dans les seigles ;
Son fier regard, qui va de sommets en sommets,
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais
Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,
Chefs d'un jour surnageant sur les flots écumeux
Des déchaînements populaires,
Éclatante victoire ou drame ensanglanté,
Grands hommes ou hauts faits ont seuls droit de cité
Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de canon,
Rend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom,
Et va s'incliner sur sa tombe :
Elle donne des pleurs au général mourant ;
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,
Devant l'humble conscrit qui tombe.

Les peuples, sous ses yeux, roulent en tourbillon ;
Et comme, lorsque au loin défile un bataillon,
Les hauts cimiers seuls sont en vue,
Des héros et des grands elle compte les jours ;
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours,
La masse est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,
Quand, j'évoque, rêveur, des siècles révolus
L'image au fond de ma mémoire ;
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux

Surgir tout un passé de gloire ;

Devant la foule alors qui s'écarte pour eux,
Je vois passer au loin les mânes de nos preux
En cohorte resplendissante,
Jetant à l'aventure un sublime cartel,
Et gravant sur nos bords un poème immortel,
De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,
Tous ceux dont notre orgueil s'honore :
Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs
Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,
D'un regard anxieux je cherche vainement,
Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin...
Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant....
Mais d'exhumer au moins leur beaux noms du néant,
Qui fera l'œuvre expiatoire ?...
C'est vous, savant abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
L'ingratitude de l'Histoire !

Au poète national américain Longfellow

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'aile altier marque le gouffre amer ;
Et moi, debout sur la colline,
Murmurant à la brise un chant d'Hiawatha,
Longtemps je regardai le flot qui l'emporta,
Ô doux chantre d'Évangéline !

Comme on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux,
Laisser derrière lui de lumineux réseaux,
Dorer les vagues infinies,
Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux
Flotter de douces harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,
Ô barde ! et je t'ai vu d'un long regard d'adieux
Embrasser nos rives aimées,
Rêvant pour ton retour d'immortelles moissons
De poèmes ailés, de sublimes chansons
Et de légendes parfumées.

Tu partis et longtemps ta lyre résonna
Des vallons de Kildare aux penchants de l'Etna,
Sur le Danube et sur la Loire ;
Et, brillante fanfare ou fier coup de canon,
La brise qui passait nous apportait ton nom
Dans un long murmure de gloire !

Dans ces pays dorés où l'art a des autels,
Tu passais, sachant tous les fronts immortels
De l'Europe en grands noms féconde ;
Et, de Rome à Paris, de Londres à Guernesey,
Les maîtres t'acclamaient, rival improvisé
Qui surgissais du nouveau monde...

Mais, comme une aile blanche ouverte dans le vent,
J'ai vu poindre une voile aux lueurs du Levant,
Dans un rayonnement féérique !
Le bronze de Cambridge a grondé dans sa tour ;
Et, dans son noble orgueil, d'un long frisson d'amour
Tressaille la jeune Amérique !

Écoutez ! – mille voix s’élèvent dans les airs.
De la cité vivante et du fond des déserts
Monte une immense symphonie.
Écoutez ces accents par la brise portés
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés
De la blonde Pennsylvanie !

Des gorges du Catskill au rivage lointain
Où le vieux Missouri, dans son cours incertain,
Roule ses eaux couleur d’orange ;
Sous les arceaux touffus des grands bois ténébreux,
Au bord des lacs géants et des bayous ombreux,
S’élève une cantate étrange.

Hosanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C’est un monde hélant son barde glorieux ;
Car le flot dont tu t’environnes,
Ô vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien-aimé qui revient triomphant,
Le front tout chargé de couronnes.

Salut au Mississippi

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,
Fleuve immense qui tiens tout un monde englobé
Dans tes méandres gigantesques !
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,
À des bords tout peuplés de souvenirs charmants
Chantent cent poèmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,
Tu t'en vas promenant ta fière majesté
De l'Équinoxe jusqu'à l'Ourse ;
Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les concerts géants
Des glaciers où tu prends ta source.

Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats ;
La pirogue indienne et le pesant trois-mâts
Te parlent de toutes les zones ;
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,
Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux
Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,
L'oranger qui se berce aux brises du Midi,
Verse ses parfums et son ombre,
À ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau
De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aguillon,
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion
De leurs flèches et de leurs piques ;
Ici, dans les détours où dorment tes remous,
Les noirs alligators foulant tes sables mous,
Bâillent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,
Que la voix du passé chante dans tes clameurs
Quand ton flot se frange d'écume ;
Et qu'au fond des grands bois sur tes rives penchés,
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez
Glisser vaguement dans la brume.

Ô Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,
À l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,
Voir passer les eaux murmurantes ;
Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux,
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,
Pour suivre leurs formes errantes ?

Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;
Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,
Soit qu'elle brame dans les landes,
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,
De mystérieuses légendes !

Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein,
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,
Endors-moi sur ta large lame ;
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !
Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
Verse-moi son amer dictame !

Un soir à bord

Ô soir charmant ! La nuit aux voix mystérieuses
Nous caressait tous trois de ses molles clartés ;
Et nous contemplions, moi rêveur, vous rieuses,
De la lune et des flots les magiques beautés.

Le steamer qu'emportait la roue au vol sonore,
Éparpillait au loin, sur le fleuve écumeux,
Des gerbes de lumière et des lueurs d'aurore,
Qui s'éteignaient bientôt dans le lointain brumeux.

L'horizon se tordait en silhouette étrange ;
Et, sondant de la nuit les vagues profondeurs,
Nous regardions passer, comme un décor qui change,
La rive déroulant ses mobiles splendeurs.

Oh ! comme il faisait bon ! Nous causions, gais, frivoles ;
Vos rires éclataient comme des chants d'oiseaux ;
Et, quand nous nous taisions, de joyeuses paroles
Arrivaient jusqu'à nous avec le bruit des eaux.

Tout à coup, une voix fraîche, mélodieuse,
Fit flotter dans la nuit son timbre plein d'émoi...
Oh ! qui dira jamais l'extase radieuse
Dont nous fûmes bercés, ce soir-là, vous et moi !

Vous en souviendrez-vous ? Hélas ! vos jours de rose
Laissent bien peu de place aux regrets superflus...
Mais moi, de cette nuit je garde quelque chose ;
Car j'emporte en mon cœur un souvenir de plus.

À Sarah Bernhardt

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or : n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

Frissons des lyres, chœurs sacrés, harpes d'Éole,
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs :
C'est elle ! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs !

Elle vient, saluez ! Foules, baisez sa trace !
Cités, faites sonner vos dianas !... Mais non,
Aujourd'hui c'est à nous, à nous ceux de sa race,
D'exalter son génie et d'acclamer son nom.

Elle vient du pays des aïeux, elle est nôtre !
Dans un cycle inouï de triomphants succès,
Elle fait rayonner d'un hémisphère à l'autre
La majesté du Verbe et de l'esprit français.

Cette voix, c'est Paris qui sur le monde essaime,
Et prodigue au dehors le plus pur de son miel ;
Ce geste, c'est celui de la France qui sème
Sa semence féconde aux quatre vents du ciel.

Cette âme est un clavier aux cent cordes, où vibre,
– Sanglot d'amour, fanfare ailé, hymne éclatant, –
Sur les plus hauts sommets, votre chant fier et libre,
Ô mâles héritiers des vieux bardes d'antan !

Vivat ! Mais elle fuit, son doux éclat se voile ;
L'astre inconstant s'en va luire sous d'autres cieux ;
Adieu !... Longtemps encore, ô radieuse étoile,
Les reflets de ton vol éblouiront nos yeux.

Va, poursuis ton chemin fleuri, franchis l'espace :
L'universel regret qui te suit du regard
Crie à tous : – Chapeau bas ! c'est la Gloire qui passe,
La gloire de la France et la gloire de l'Art !

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,

Charmeresse à la voix d'or : n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

À ma petite Louise

Il est déjà lointain – car le temps est agile –
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et frais,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
Et – ce souvenir-là trouble encor tout mon être –
J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton linge :
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Nous croyions voir encor frémir ta petite aile ;
Ta voix semblait l'écho des célestes chansons ;
Et nous disions : – Hélas ! chère âme, saura-t-elle
Passer sans effeuiller sa couronne immortelle
À nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
L'ange défunt ?

Craintes vaines ! jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voila ;
Jamais aux voix d'en haut ton cœur ne fut rebelle ;
Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle
Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
Et, quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
Comme l'encens.

Aussi, dans ta candeur, tu ne saurais comprendre
Le bonheur, qu'aujourd'hui je ressens encor plus,
De pouvoir dire à Dieu : – Seigneur, venez la prendre ;
L'ange que vous m'aviez prêté, je puis le rendre
Tel que je l'eus.

Oui, je te rends, ma fille, à Dieu, l'Être suprême
Qui t'ouvre en ce grand jour ses trésors infinis :
Je te rends le front ceint des lys de ton baptême ;
Et, parce que tu fus toujours bonne, et qu'il t'aime,
Je le bénis !

Salut à Albani

L'hiver nous étreint. Dans les airs
Flottent des nuages livides.
Plus de chants dans nos bois déserts ;
Sous les branches les nids sont vides.

Nos pauvres bosquets désolés
N'ont plus que des aspects moroses ;
Les zéphyrse se sont envolés
En dispersant feuilles et roses.

Adieu les prés et les forêts,
Avec leurs tendres bucoliques !
C'est l'heure des vagues regrets
Et des rêves mélancoliques.

Pourtant, bravant l'âpre saison
Et sa cohorte nuageuse,
Tu parais à notre horizon,
Ô belle Étoile voyageuse !

Et, mieux que le reflet vermeil
Du printemps qui tarde à renaître,
Mieux que les rayons du soleil,
Tu viens luire à notre fenêtre.

Car, pour les âmes, pour les cœurs
Que l'Art divin charme et féconde,
Cela vaut les plus belles fleurs
Avec tous les oiseaux du monde !

In memoriam

Dix printemps n'avaient pas encore
Fleuri sur son front pâle et doux ;
De ses grands yeux fixés sur nous
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance avec tous ses parfums,
Doux oiseau qui trop tôt s'envole –
Enveloppait d'une auréole,
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme, à la lumière,
Rose mystique, s'entrouvrait ;
Auprès d'elle l'on respirait
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,
Malgré la jeunesse et sa sève,
On pourrait voir le pli du rêve
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclosée
Qui sur sa tige se penchait ;
Et la main qui s'en approchait
Craignait d'effeuiller une rose.

Souvent – beaucoup s'en souviendront –
Malgré l'éclat de sa prunelle,
On croyait voir l'ombre d'une aile
Passer vaguement sur son front.

Puis, tout à coup, lueurs étranges,
Tout son visage rayonnait ;
On eût dit qu'elle revenait
D'une entrevue avec les anges...

Hélas ! tout n'est que vanité !
Tout en ce monde est éphémère !
Et Dieu t'enlève, ô pauvre mère,
Ce trésor qu'il t'avait prêté !

Cette âme était une exilée

Sur cette terre et parmi nous...
Ce sont les chérubins jaloux
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

C'était, dans son prisme vermeil,
La goutte d'eau du ciel venue,
Et qui remonte dans la nue
Avec un rayon de soleil !

Toast à Mark Twain

Allons, ma muse, quelques strophes
À l'hôte illustre ici présent !
C'est le plus grand des philosophes,
Puisqu'il est le plus amusant.

Chante ! l'on ne saurait trop dire
À la louange de celui
Qui de son temps sut si bien rire,
En le faisant rire avec lui.

Rire est le secret du bien-être ;
Si tous riaient, de l'univers
On verrait bientôt disparaître
Les malheureux et les pauvres.

Le rire est un divin dictame ;
Qu'il soit bruyant doux ou moqueur,
Chez l'homme comme chez la femme,
C'est l'écho le plus vrai du cœur.

Fêtons-le donc dans la personne
De notre royal invité ;
Et décernons une couronne
Au grand prêtre de la gaîté ;

Celui dont la plume apprivoise ;
Dans un si brillant unisson,
La plus fine verve gauloise
Avec le wit anglo-saxon.

À M. Alcide Leroux

Hélas ! non, cher ami, votre France si belle,
Sol chéri que mon pied foule avec tant d'émoi,
Sublime nation à tous les jougs rebelle
Votre France n'est pas pour moi.

Assez de fiers enfants grandissent sous son aile,
Jaloux de sa grandeur et de son culte épris,
Pour garder son nom pur et sa gloire éternelle :
Je ne lui serais d'aucun prix.

Non, laissez-moi lui dire un adieu bien fidèle ;
Il lui faut des amis auprès d'autres pouvoirs ;
Je suis toujours son fils, et même éloigné d'elle
J'en accepte tous les devoirs !

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
À M. l'abbé Tanguay	p. 4
Au poète national américain Longfellow	p. 6
Salut au Mississippi	p. 8
Un soir à bord	p. 10
À Sarah Bernardt	p. 11
À ma petite Louise	p. 14
Salut à Albani	p. 16
In memoriam	p. 17
Toast à Mark Twain	p. 19
À M. Alcide Leroux	p. 20